

Diego Mendez et l'autre envoyée par le gouverneur Ovando. Ces deux navires, après avoir pris les naufragés à leur bord, mirent à la voile pour Saint-Domingue. Colomb fut reçu dans la colonie avec de grands honneurs, mais il ne tarda pas à éprouver les plus indignes traitements de la part d'Ovando. Celui-ci, prétendant instruire de la rébellion des Porras, commença par faire remettre en liberté, sans aucune forme de procès, le chef des révoltés, et par la suite de faire mettre en accusation ceux qui avaient défendu l'amiral. Mais ces griefs personnels n'étaient pas ce qui mettait plus de tristesse et d'amertume dans le cœur de Colomb. Il voyait l'île dépeuplée, les indiens massacrés ou réduits au plus dur esclavage. La reine Anacoana, l'amie des Espagnols, avait été, au mépris de toutes les lois, arrêtée et mise à mort par Ovando, les cinq royaumes avec leurs caciques avaient disparu.

Colomb se hâta de quitter Saint-Domingue et de retourner en Espagne. Mais, hélas ! une épreuve suprême l'y attendait. Sa protectrice et son amie, la reine Isabelle, minée par une lente maladie, touchait à sa dernière heure. Colomb aurait voulu accourir pour voir encore une fois cette souveraine tant aimée, mais retenu lui-même par la maladie, il apprit à Séville qu'Isabelle avait cessé de vivre. Cette mort, qui plongeait l'Espagne dans la désolation, brisa le cœur de Colomb. Mieux que tout autre, il avait su apprécier l'âme et l'esprit de la noble reine ; plus que tout autre il comprenait la grandeur de la perte que l'Espagne venait de faire. Cette mort enlevait à Colomb sa plus efficace coopératrice dans la découverte ; elle portait un coup fatal à ses espérances.

Désormais ce fut en vain qu'il réclama l'exécution des engagements que la couronne avait pris envers lui et le paiement de ce qui lui était dû sur les revenus des Indes. Son fils, ses frères et ses officiers réclamaient aussi l'arriéré de leur solde et l'amiral était obligé, en attendant de faire face à leurs dépenses. En vain. Colomb multipliait-il ses lettres et ses requêtes. En vain se présenta-t-il lui-même à la cour. Il ne reçut de Ferdinand que de banales expressions d'intérêt et d'estime et des promesses sur lesquelles il ne pouvait plus compter. Ferdinand, jaloux de la gloire de Colomb, avait résolu de lui enlever cette place de vice-roi et de gouverneur des Indes promise par le plus solennel des traités. Mais, plein de ruse et de détours, le roi ne formula pas de refus péremptoire. Au contraire, il répondait toujours gracieusement à toutes les réclamations. Sa politique était d'épuiser la patience de Colomb par d'interminables délais.

En attendant, Colomb se voyait réduit au plus triste dénûment. Lui, le vice-roi des Indes, le grand amiral de l'Océan, lui qui avait donné un monde à l'Espagne et l'avait rendue le plus riche royaume